

Une erreur s'est glissée, dans notre dernier numéro, dans la première phrase de la circulaire de M. le préfet sur les dons de vieux linge pour l'armée d'Italie. Le mot *largement* doit être substitué au mot *longuement*.

Plusieurs personnes nous ayant demandé en quelles mains doivent s'effectuer les dons patriotiques de linge et de charpie pour l'armée d'Italie, nous croyons devoir rappeler qu'aux termes de la circulaire de M. le Préfet du Nord, MM. les Maires sont chargés de faire parvenir les dons au chef-lieu du département.

On nous adresse la lettre suivante :

Roubaix, 21 juin 1859.

Monsieur le Rédacteur,

Je lis dans votre journal le compte-rendu de l'incendie qui a eu lieu chez moi et dont la cause est attribuée à des braises encore chaudes qui auraient été déposées dans mon grenier.

Désirant ne pas laisser accréditer un bruit aussi inexact, je viens vous prier d'insérer dans votre prochain numéro la rectification suivante :

Les braises trouvées dans le grenier provenant d'une reprise faite à mon prédécesseur, il y a environ deux mois; elles y étaient depuis cette époque. Après l'incendie, elles ont été trouvées intactes puisque le feu, s'étant déclaré dans le côté opposé du grenier, a été éteint avant d'avoir pris un développement suffisant pour atteindre ces braises, grâce aux prompts et intelligents secours qui m'ont été prêtés dans cette circonstance par toutes les personnes accourues sur le lieu du sinistre et surtout par les sapeurs-pompiers. Je les prie d'agréer mes remerciements et de recevoir l'expression de ma reconnaissance.

Agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

DEROUBAIX.

Les renseignements qui nous ont été donnés sur les causes de l'incendie émanant d'une personne habituellement bien informée et dont le témoignage ne pouvait être suspecté; nous avons dû croire exacts les renseignements publiés.

A l'occasion de la fête de Dunkerque, l'administration du chemin de fer du Nord organisera dimanche 26 juin, un train dit de plaisir sur cette localité, au départ de Tourcoing, Roubaix, Lille, Armentières et Bailleul.

Prix des places (aller et retour) : 2e classe, 5 fr.; 3e classe, 4 fr.

On lit dans le Journal de Rouen :

M. le général Gudin doit quitter notre ville pour se rendre à Lille. Son successeur à Rouen est, assure-t-on, le général de division Montauban.

M. le général Gudin a reçu, à l'occasion de son départ, les visites de Mgr. l'archevêque de Rouen, de M. le sénateur préfet, de M. le maire, des officiers supérieurs de la garde nationale et d'un grand nombre de personnes qui avaient pu apprécier la nature bienveillante de ses relations habituelles.

Depuis huit ans que M. le général Gudin commandait la 2e division militaire, il y était entouré de sympathies nombreuses. Ennemis des mesures violentes, il a pu, dans des circonstances délicates, et d'accord en cela avec l'autorité administrative, contribuer à maintenir le calme de la cité sans se départir d'une réserve qui pouvait conjurer bien des malheurs individuels.

Parmi les visiteurs qui se sont présentés à l'hôtel de la division militaire, on pouvait remarquer plusieurs des hommes qui sont à Rouen les avocats des pauvres. Ceux-là venaient exprimer la reconnaissance et les regrets de leurs protégés, qui étaient aussi ceux de M<sup>me</sup> Gudin.

Le programme des courses de Valenciennes vient d'être publié par les soins de la commission composée de MM. Edouard Hamoir, président; Charles Courtin, secrétaire; Gustave Phoné, Jules Piéard et comte d'Espel, membres.

Ces courses offriront, comme les années précédentes, de nombreux avantages aux concurrents et un grand attrait au public.

Les courses auront lieu les 6 et 7 août, à l'hippodrome situé dans les prairies de Fresnes, Vicq et d'Escaupont.

La ville de Saint-Omer organise, pour le dimanche 26 courant, avec l'aide de la société chorale qui existe dans cette ville, un grand concours de chant d'ensemble, pour lequel des prix d'une grande valeur sont offerts.

Les sociétés étrangères se disputeront les prix suivants :

1er prix, une médaille en or d'une valeur de 200 francs, plus une indemnité pécuniaire de 800 francs.

2e prix, une médaille en or d'une valeur de 100 francs et une indemnité de 400 fr.

Plus de sept cents choristes se disputeront les prix ci-après :

Sociétés françaises des villes au-dessus de 10,000 habitants.

1er prix, médaille d'or de 200 fr., indemnité de 400 fr.

2e prix, médaille d'or de 100 fr., indemnité de 200 fr.

Sociétés des villes au-dessous de 10,000 habitants :

1er prix, médaille d'or de 100 fr., indemnité de 200 fr.

2e prix, une médaille en vermeil, indemnité de 150 fr.

On voit que ce concours, dont l'initiative appartient, dit-on, aux Orphéistes audomarois, ne peut manquer d'être brillant.

### Éclairage des villes à la congrève.

Tous ceux qui ont assisté à quelque feu d'artifice ont pu admirer la brillante lumière répandue pendant quelques secondes par les étoiles romaines, après l'explosion d'une bombe de carton. Mais on ne savait pas que l'invention de cette composition, qui vient du Japon, était depuis longtemps employée à l'éclairage de la ville sainte pendant les quarante nuits de fêtes religieuses qui attirent de si nombreux pèlerins de toute espèce, qu'il est nécessaire de les tenir sous l'œil de la police.

Ces feux brillants, entretenus au sommet de toutes les pagodes, sont réverbérés sur la ville par d'immenses réflecteurs d'étain poli.

Un inventeur indigène, prêtre révérend comme un prophète, qui avait trouvé dans un recueil hollandais la composition de la fusée à la congrève, proposa au Dairo de diminuer de beaucoup le prix de ces éclairages multiples, en établissant un édifice central appelé (Nacar Draboi) tour de lumière, d'où part, toutes les minutes, une fusée à la congrève qui répand, en éclatant, une foule d'étoiles pyriques plus grosses que les nôtres, et dont l'éclat plus durable éclaire parfaitement la ville entière pendant une minute et plus.

Nous sommes persuadé qu'on éclairerait Paris de la sorte du haut de la tour Saint-Jacques ou

du Panthéon, à un prix bien inférieur à celui du gaz quand chaque fusée reviendrait à 5 fr., et l'on économiserait, en outre, tous les jours de pleine lune. La suppression des réverbères et de leurs allumeurs serait une autre économie, et un danger de moins pendant les nuits d'émeute, où l'on tirerait au besoin trois fusées pour une. Nous ne doutons pas que l'éclairage à la congrève ne soit bientôt essayé par les ordres de l'Empereur qui favorise volontiers toutes les découvertes nouvelles.

Il est heureux que cette invention coïncide avec celle du gaz à domicile, que chaque particulier peut faire gratuitement ou à peu près, sans feu et sans danger.

### ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

#### NAISSANCES.

Du 14 au 20 juin inclus, 24 garçons, 22 filles.

#### MARIAGES.

Du 14 juin. — Louis Delattre, marchand boulanger, et Marie Paulus, sans profession.

Du 20. — Auguste Verguchten, tisserand, et Sophie Deleucellerie, tisserande. — Louis Fourlinnie, négociant en vins, et Flore Martin, marchande épicière. — Charles Pollet, fabricant, et Marie Duthoit, sans profession. — Jean-Baptiste Dujardin, tisserand, et Sophie Meurisse, tisserande.

#### DÉCÈS.

Du 14 juin. — Zoé Buridant, 34 ans, ménagère, épouse de Victor Carrette, rue du Collège. — Marie Bouillet, 38 ans, journalière, célibataire, hospice.

Du 16. — Demaesens, 26 ans, journalier, célibataire, triez Saint-Joseph. — François Ducuyper, 49 ans, tisserand, époux de Florence Gallois, hôpital.

Du 17. — Rosalie Leplat, 65 ans, ménagère, veuve de Pierre Bohez, hôpital.

Du 18. — Marie Dupire, 61 ans, ménagère, veuve de Jean Wourled, rue de Mouveaux. — Anne Bodoux, 51 ans, ménagère, v<sup>e</sup> de Noël Vandeputte, Trichon.

Antoinette Heylen, 36 ans, ménagère, épouse de Joseph Freson, hôpital.

Du 20. — Pauline Goossens, 49 ans, journalière, célibataire, hôpital.

Plus 10 garçons et 5 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

### CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX

Séance du 19 juin 1859.

Sommes versées par 69 déposants, dont 19 nouveaux fr. 7,825 00  
18 demandes en remboursements effectués fr. 6,797 00

Les opérations du mois de juin sont suivies par MM. Lepoutre-Parent et Duhamel-Lefebvre, directeurs.

### FAITS DIVERS.

Une correspondance de Turin a annoncé que le 3e régiment de zouaves avait donné au roi Victor-Emmanuel le brevet de caporal.

Voici le texte de l'arrêté pris à ce sujet par les zouaves :

« Considérant que, dans le brillant fait d'armes de Palestro, le roi Victor-Emmanuel s'est battu comme un Français, comme un héros, comme un zouave, à l'unanimité il a été proclamé caporal dans le 3e régiment desdits zouaves. »

Ce fait rappelle une anecdote concernant Charles-Albert, père du roi de Sardaigne. En 1823, Charles-Albert prit part, en qualité de volontaire, à l'expédition française en Espagne. Il déploya une bravoure si extraordinaire, que ses camarades enthousiasmés lui décorèrent le titre de grenadier français et lui firent hommage d'un uniforme de ce corps.

Cette marque d'estime et d'admiration fut celle

dont s'honora le plus au milieu des honneurs montrait toujours averses épaulettes de laine.

Au moment le Magenta, le maréchal river de secours aux gées, se crut vainqueur bulletin de victoire. bataille pour s'aller Le canon de Mac-Mahon mières bouchées et lui cou...

Tous les soldats français blessés à la bataille de Magenta, soignés à l'hôpital des RR. PP. Frères-du-Bien, à Milan, reçoivent, à leur sortie de l'hôpital, deux florins chacun. M. Luigi de Cristoforis, à qui est dû cet acte de philanthropie, a chargé de son exécution le R. P. Bertazzi.

Une personne de marque qui a eu l'occasion de voir les prisonniers autrichiens récemment arrivés à Marseille, écrit qu'au dire même de leurs officiers, avec qui elle s'est entretenue, la lutte ne saurait être de longue durée. Ils conviennent que leurs soldats sont généralement pris d'une insurmontable terreur en face de nos zouaves et de leurs baïonnettes recourbées; ils attendent peu, même de leurs fortes-resses, car Mantoue, qui en est la principale, se trouve en contre-bas des points d'attaque, et notre nouvelle artillerie de précision atteindra ses fortifications d'assez loin pour que le feu de la place ne puisse pas y répondre.

La guerre d'Italie tourne toutes les têtes et agite toutes les langues. Le Journal de Belfort rapporte qu'on disait ces jours-ci dans les wagons du chemin de fer de l'Est, — le salon de conversation des novellistes, — que les trappistes d'Oehlenberg avaient envoyé deux millions aux Autrichiens, dans deux tonneaux qui avaient été saisis par la police. Le lendemain, d'autres personnes affirmaient que c'était trois millions; elles avaient vu les tonneaux qui les renfermaient. Les tonneaux sont de singulières bourses; néanmoins, cette invraisemblance n'a pas arrêté les propagateurs de la nouvelle, qui a fait le tour du département pour aller expirer devant la froide vérité: la police n'avait rien saisi, et alors on a compris que si les trappistes sont millionnaires, ils ont assez d'esprit pour garder leurs écus.

Les cabinets de lecture de journaux font tous fortune en ce moment. Quant aux marchands de journaux en gros, ils ne voyagent plus qu'en cabriolets de remise. Il y a au Palais-Royal, dans le jardin à l'angle sud-ouest devant le café d'Orléans, un petit pavillon où l'on vend simultanément des joujoux d'enfants et où l'on fait la location des journaux pour la lecture. Le nombre des petits drapeaux tricolores qui s'y vendent aux enfants et des journaux qu'on y lit est incalculable.

On sait que les fils du télégraphe parcourent en tous sens la ville de Paris attachés aux étages les plus élevés des maisons. Il est question de substituer à ce système le télégraphe souterrain. On a reconnu que pendant les derniers orages la foudre a frappé fréquemment les fils et causé des dégâts aux appareils.

Voici une tentative révolutionnaire, faite en plein faubourg Saint-Germain, et qui n'est futile qu'en apparence. Chacun connaît la tyrannie de l'habit noir, et Dieu sait si depuis quelque trente ans, les imprécations ont manqué à cette exportation anglaise. Cependant chacun subissait le joug en maugréant, et l'heure de la liberté des habits semblait aussi lointaine que naguère l'heure de la liberté italienne. Un

la cour, où une lettre autographe de recommandation du roi Stanislas à Gustave-Adolphe lui avait donné accès.

Feldmans causait avec mademoiselle Rudenskold dans l'embrasure d'une fenêtre, et captivé par cet entretien, il n'avait pas entendu le dialogue du roi et de Daniel, ni vu entrer la princesse. Ce ne fut que par la présentation qu'il apprit son nom et qu'il sut qu'elle était Polonoise.

A l'aspect de cette femme, la plaisanterie et le sourire expirèrent soudain sur ses lèvres.

En vain mademoiselle Rudenskold lui parlait-elle, il ne l'entendait plus. Son regard restait fixé sur la princesse.

Alexandrowa! répéta-t-il; ce nom m'est inconnu.

Et pourtant, il croyait avoir déjà vu ces yeux noirs étincelant d'un feu sombre. Ils réveillaient en lui un souvenir cher à son cœur, qui remontait à vingt ans, c'est à dire au temps de sa jeunesse.

Cependant plus il la regardait, plus il se convainquit de son erreur.

Pourquoi considérez-vous si attentivement la princesse Alexandrowa? lui demanda mademoiselle Rudenskold; la connaissez-vous?

Non.

Elle a un extérieur si étrange que tout est devenu muet depuis son entrée. Sa présence vous a rendu sérieux vous-même.

Je ne puis le nier. Quand on est heureux et gai, on dit qu'un ange plane dans la pièce; en ce moment, je dirais presque que c'est la mort.

Où plutôt la vengeance. Les yeux de la princesse ne sont ni doux comme le myosotis de la tombe, ni brûlants comme la rose de l'a-

mour. Je vois dans chaque regard un fer étincelant.

Approchons-nous d'elle.

Le roi et la duchesse engagèrent un entretien avec la princesse Alexandrowa. La cour formait autour d'eux un vaste cercle.

« Que pensez-vous de la Pologne? demanda Gustave.

« La Pologne, répondit la princesse, ressemble à une femme que... »

En ce moment, mademoiselle Rudenskold vint prendre place tout près d'elle, et Feldmans en face, à quelque distance, afin de pouvoir la suivre de son regard scrutateur.

« La Pologne, répéta-t-elle en voyant Feldmans s'approcher, ressemble à une femme que l'on a trahie. Depuis des siècles, son indépendance a été l'objet de son premier, de son suprême amour; elle a chéri la liberté comme sa plus belle vertu; mais elle a été trahie par ceux à qui elle en avait confié la protection. Elle a cru aveuglément à l'honneur de ses guides, elle a appris trop tard qu'ils n'en avaient pas. Aussi, pareille à une femme trahie, la Pologne est-elle aujourd'hui minée intérieurement; déchirée entre l'amour et la haine, au sein de continuelles souffrances, elle hésite entre la vengeance et la réconciliation avec ses ennemis.

« La Pologne sait qu'elle succombera, quelle que soit sa décision. La vengeance la précipitera dans une sanglante anarchie, et la réconciliation, dans l'esclavage. Et si elle ne prend aucune résolution, elle sera dévorée par son propre feu volcanique.

« Vous avez bien fait, princesse, de quitter un pays qui ne jouit pas de la paix; restez ici auprès de nous, dit la duchesse.

« Plus un pays est malheureux, plus ses en-

fants doivent tenir à y rester. Il en est des empires comme des particuliers: c'est dans le malheur que l'on connaît ses véritables amis. Je n'aurais donc pas quitté ma patrie si... »

Elle s'interrompit et baissa ses beaux yeux.

« Si je n'étais moi-même une Polonoise, » reprit-elle après un instant de silence, en levant la tête et en jetant autour d'elle un regard enflammé qu'elle arrêta sur Feldmans.

Son langage était empreint d'une si profonde douleur que tous ceux qui l'entendirent en furent touchés.

Feldmans ne s'expliquait pas la puissante impression qu'il éprouvait sous ce regard sombre.

« Il n'y a pour le moment qu'un petit nombre de vos compatriotes en Suède, reprit le roi; je n'en sais qu'un seul. Connaissez-vous Daniel Vincetti? »

« Un peu.

« S'il peut vous être agréable de le rencontrer, il est ici.

« Je l'ai déjà remarqué, Sire. »

Et elle fit signe à Daniel de s'approcher.

« Si je ne me trompe, je vous ai chargé d'une mission lors de notre dernière rencontre. Vous en êtes-vous acquitté? »

« Oui.

« Et vous avez réussi? »

« Parfaitement. »

Les assistants échangeaient des regards surpris.

« Vous vous êtes donc déjà rencontrés? demanda la duchesse.

« Oui, Altesse, s'empressa de répondre Daniel.

« Je croyais que la princesse ignorait votre présence en Suède, et vous la sienne.

« J'ai appris par voie diplomatique que madame était à Stockholm.

« Et cette commission qu'elle vous a confiée.

« Je l'ai reçue en Pologne il y a vingt ans.

« Et depuis vous ne vous étiez pas revus? »

« Quelques minutes seulement.

« Et vous n'aviez pas oublié la commission? »

« Je n'oublie jamais une commission importante, et telle est celle dont m'avait chargé la princesse, que je me la rappellerai jusqu'au tombeau.

« Toutes les paroles de Daniel sont des énigmes, princesse. Comment comprendre une pareille commission et un si long souvenir? Vingt ans? Mon Dieu, dans un tel laps de temps, on peut mourir mille fois.

« Et pourtant, répondit la princesse, je garantis parfaitement vrai tout ce qu'il a dit. Vingt années ne sont que vingt minutes pour une volonté forte. Mais permettez-moi, Altesse, de vous adresser à mon tour une question. Ne se trouve-t-il pas à la cour de Suède un baron... oui, je crois que c'est là son titre... un baron Feldmans? »

A ces mots, tous les yeux se portèrent sur Feldmans.

« Le connaissez-vous aussi? »

« Pas particulièrement. Je l'ai entrevu une seule fois, il y a bien des années. »

Le baron était tout oreille. Mademoiselle Rudenskold suivait avec inquiétude ses mouvements et ses regards, et elle s'aperçut qu'au moment de sa présentation à la princesse, il luttaient contre une impression douloureuse.

Lorsque les yeux de Feldmans et de la Polonoise se rencontrèrent, il se fit un silence profond et anxieux.